







Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

Titre original : Berenice da Capadócia : a jornada do não-herói. Amanhecer  
volume 1

Édition originale publiée en 2020 par Editora Máquina de Escrever, Curitiba –  
Brésil

© Éditions Machine à écrire, 2021, Rambouillet, France

© Adriana Martins, 2021, pour le texte

ISBN 979-10-359-4584-8

Couverture et projet graphique Isabela Pampuch

Révision Colette Merson

Préface Florina Voirpy

Tous droits réservés.

[www.plumaetlittera.com](http://www.plumaetlittera.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle  
réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

ADRIANA MARTINS

# BERENICE DE CAPPADOCE



LA JOURNÉE DU NON-HÉROS

## MATIN

VOL.1



La vie de chaque personne pourrait donner naissance à un livre. Il suffit que l'histoire y soit bien contée.

Matathias de Artaxate



MACEDONIA

THESSALONICA

MER ÉGÉE

NAXOS

CRETE

MER MÉDITERRANÉE



MER NOIRE



BYZANCE



ANCYRA

GALATIA



CÆSAREA



CYPRUS

CAPPADOCE

## SOMMAIRE

PREFACE.....	13
PROLOGUE.....	15
BERENICE.....	27
UNE RENCONTRE INESPEREE .....	39
MLLE KEBECHET .....	45
LES PRESENTATIONS .....	59
LA FILLE PREFEREE .....	69
FINALEMENT, AMIS .....	81
KAYRIS.....	93
L'EXERCICE DE LA PATIENCE .....	111
LARGUER LES AMARRES .....	117
LA VIE DE BERGERE.....	129
UN TEMPS POUR SE SOUVENIR .....	135
LES AUX REVOIRS .....	149
LA DECISION PRISE .....	153
FUGUE.....	161
VERS DES ROUTES INCONNUES .....	167
LA PARFUMISTE.....	175
LICINIA .....	187
APPRENDRE UN NOUVEAU METIER...	195
MARQUE INDELEBILE .....	209

UN REVEIL AMER .....	215
UNE MAUVAISE SURPRISE .....	225
FUREUR INDOMPTABLE .....	231
TEMPUS FUGIT .....	243
LE BIEN SE PAYE PAR LE BIEN.....	263
NIKEPHOROS .....	273
UN GROUPE ATYPIQUE .....	285
BERENICE ET EZANA .....	293
QUAND TOUT ALLAIT BIEN.....	305
LA CUPIDITE .....	311
PEUR ET ESPOIR.....	315
UNE PAUSE .....	321
LEX ROMANA.....	327





## PREFACE

« Je demeurais longtemps errant dans Césarée,  
Lieux charmants où mon cœur vous avait adorée. »

Antioche adorait Bérénice, « l'autre, la vraie », comme dirait Aurélien, celle de Racine, au nom de « princesse d'Orient ».

Avec Bérénice, Racine voulait la simplicité. Il ne pensait pas vraisemblable qu'une multitude d'actions puissent se dérouler en une seule journée.

En une seule journée ? Evidemment, non. Mais en une vie ?

Dans une autre Césarée, en Cappadoce, une autre Bérénice. Elle est bergère. Pour elle, aucune vraisemblance n'est possible dans une unité d'action et de lieu. De toute façon, les actions dépendent les unes des autres ; tout est engrenage. La vraisemblance ne peut que résider dans un récit initiatique.

Bérénice n'est pas reine et semble ballottée sur les flots de sa destinée où chacun de ses choix aura des répercussions inattendues qui appelleront, à leur tour, d'autres choix. Bérénice nous emmène dans une tragédie du quotidien, une épopée du commun, à travers son récit, mais aussi à travers plusieurs récits enchâssés. Bérénice de Cappadoce est le parfait exemple du pouvoir de la parole, du langage, de la poésie et des contes sur notre façon de voir le monde.

Bérénice de Cappadoce a pour cadre une Antiquité tardive éminemment moderne. Adriana Martins met nos sens en éveil ; nous voyons les couleurs, humons les odeurs,

goûtons les parfums d'une époque dont on parle encore peu. A travers les yeux de Bérénice, non seulement nous visitons Césarée et d'autres lieux de l'Anatolie, mais nous voyons aussi tout un monde foisonner.

Bérénice ne cessera pas de s'interroger à son sujet ! Elle est un petit bout de femme à l'esprit assailli de questions. Elle n'est peut-être qu'une bergère, mais sa réflexion est sans cesse en mouvement.

Comment pourrait-il en être autrement dans un monde où le patriarcat domine et où diverses cultures doivent vivre ensemble ? Comment faire quand on est né femme et que, pour diverses raisons, on est condamné à se cacher ?

Bérénice de Cappadoce est un roman très actuel par les questions qu'il soulève.

Et finalement, on s'interroge. Bérénice, héroïne ou pas ? Certains diront qu'elle est bien courageuse face à l'adversité. Bérénice se relève toujours, à la manière d'Ulysse. D'autres diront qu'il n'en est rien. Est-ce du courage quand on se bat avec l'énergie du désespoir ? A-t-on d'autre choix, au final, que de continuer à aller de l'avant ? Qu'y a-t-il d'héroïque à cela quand on enchaîne les déboires ?

Bérénice va surtout apprendre la bienveillance ; celle envers autrui, mais aussi celle envers elle-même. Bérénice est également un magnifique exemple de résilience. Peut-être y a-t-il un peu de chaque femme dans Bérénice...

Adriana Martins nous ouvre les portes d'un récit profondément humain.

Florina Voirpy



## PROLOGUE

C'était la première année du règne de l'empereur Théodose<sup>1</sup>. Je n'étais qu'un garçon de quinze ans, fils d'aubergistes, qui vivait à Mediolanum<sup>2</sup>.

J'étais le seul fils de mes parents qui était encore en vie. Mais les dieux exigèrent de moi une rançon en échange de ma survie, m'imposant une maladie qui provoqua le rétrécissement de ma jambe droite, comme ce fut le cas pour l'auguste empereur Claude<sup>3</sup>.

Le bon côté de la maladie fut de pouvoir échapper à une incorporation dans les rangs de l'armée romaine et servir de pilier, certes tordu, à mes parents déjà âgés. Mon père avait en effet trente-neuf ans !

Les premiers souvenirs de ma vie qui me reviennent sont : faire la vaisselle, tirer pour ma mère le lourd panier de vêtements fraîchement lavés ou ramasser les gobelets vides de bière et de vin sur les tables des clients. Comme tous les autres enfants que je connaissais, je ne savais pas ce que signifiait avoir du temps pour jouer ou simplement ne rien faire du tout. La vie dans une grande ville offrait plus d'opportunités que la vie à la campagne ; en contrepartie, il fallait

---

<sup>1</sup> L'an 379 de l'ère commune (è. c.)

<sup>2</sup> Milan, Italie

<sup>3</sup> Probablement la poliomyélite

payer le prix d'une forte concurrence avec les autres tavernes de la région.

Aucun répit n'était permis si nous voulions que les invités soient satisfaits afin d'empêcher le propriétaire de transmettre le bail de la taverne à une autre famille ; les candidats ne manquaient pas, puisque notre pension était très bien située, juste à proximité du Forum.

Nous n'étions pas pauvres. Pour être honnête, je dois reconnaître que nous avions de la chance, pour ainsi dire. Ma mère était la fille de la nièce du second cousin du grand Flavius Timasius, *magister equitum* — puis *magister peditum* —, lui-même, frère de l'impératrice<sup>4</sup>.

Même si le *magister* — en l'honneur duquel j'avais hérité le prénom — ne soupçonnait pas notre existence, le simple fait que nous étions de la même famille nous donnait quelques avantages. « *Qui magis potest minus clamare* »<sup>5</sup>, dit ma mère. Elle se sert de cette parenté lointaine, nonobstant précieuse, chaque fois que notre propriétaire menace de nous expulser ; ou lorsque d'anciens légionnaires, milices chargées de garantir « la protection » des marchands, viennent trop souvent collecter leur dû.

Alors, hormis le travail continu et épuisant, je n'avais ni de quoi me plaindre ni de quoi m'inquiéter pour l'avenir. La vie était simple pour moi, je dirais même, imperturbable — je l'aimais ainsi. C'était du moins ce que je pensais, jusqu'à l'arrivée de Dame

---

<sup>4</sup> *Magister equitum* et *magister peditum*, parfois combinés en un seul titre. Le *magister utriusque militiæ* était un haut commandement militaire sous l'ordre direct de l'empereur

<sup>5</sup> Qui peut le plus peut le moins



Bérénice. Elle était assez âgée, peut-être la plus vieille personne que je n'ai jamais rencontrée. Elle était aussi, sans aucun doute, la personne la plus riche que je connaissais alors. Elle était arrivée à notre auberge en demandant la meilleure chambre que nous avions, dans des termes très clairs. Après avoir vérifié que la chambre lui convenait, elle paya d'avance un an de loyer en exigeant, de manière ferme, mais courtoise, que son linge fût toujours propre et frais. Elle fit les mêmes exigences pour sa nourriture.

Dès le début, la vieille dame s'absentait toute la journée, pour ne revenir qu'à l'heure du dîner, qu'elle prenait d'ailleurs seule dans sa chambre, sans parler à personne. Nous nous demandions tous qui elle était et ce qu'elle faisait de ses journées, alors qu'elle était si vieille. Les quelques personnes âgées que nous connaissions étaient malades ou séniles : une bouche de plus à nourrir ainsi qu'un poids mort pour leur famille ; mais Dame Bérénice était incroyablement vigoureuse et lucide. Elle parlait d'une voix ferme avec un regard perçant, qui semblait sonder votre âme quand elle s'adressait à vous. À vrai dire, elle était intimidante.

Lorsque c'était à mon tour de ranger sa chambre, je bégayais en faisant tout de travers, lentement et de manière désordonnée. Par conséquent, Dame Bérénice s'impatientait, prenant les draps de mes mains en me disant de quitter sa chambre, qu'elle finirait le travail. Cela me gênait et me soulageait à la fois, mais il ne fallait pas me le dire deux fois.

À la veille de l'anniversaire de son arrivée, Dame Bérénice tomba malade. La toux, qui était au début discrète, devint peu à peu violente. La vieille dame

maigrissait de plus en plus et fatiguait souvent. Comme elle avait parfois de la fièvre, ma mère, qui ne voulait pas perdre une cliente si précieuse, s'occupa d'elle avec dévouement.

Cependant, la maladie dura plusieurs semaines, ce qui devint un problème : avec tant de clients et toutes les corvées qu'elle avait, ma mère dut me déléguer petit à petit les soins de la vieille dame. C'est à ce moment que j'eus l'occasion de savoir qui était en réalité notre invitée excentrique.

Et cela changea ma vie.

Si avant la maladie, je ne croisais Dame Bérénice que quelques jours par mois, nous étions maintenant obligés de nous voir quotidiennement.

Dans ma tête, je croyais que ma présence n'était qu'ennui pour cette dame si distinguée, si distante. Elle était grave, solennelle ; je me demandais pourquoi elle avait choisi de vivre là, parmi les simples. J'avoue que je lui imaginais un passé fabuleux. Elle avait dû être cheffe d'une bande de brigands de grand chemin qui avait pillé une cargaison impériale, venue se cacher ici, dans cette auberge anodine, à la fin de sa vie. Ou alors, elle était une riche veuve qui fuyait le pouvoir du *pater familias*<sup>6</sup> pour vivre une romance torride avec un jeune amant — ce qui expliquait son absence pendant la journée. Chaque jour, j'imaginais une histoire différente.

Je n'éveillais certainement pas le même intérêt ou la même aura de mystère chez Dame Bérénice. Je n'étais

---

<sup>6</sup> Le *pater familias* était l'autorité que l'homme le plus âgé de la famille exerçait sur les serviteurs, les clients et les esclaves ou les filles mariées, ainsi que sur l'épouse

autre qu'un *ephoebus*<sup>7</sup> boiteux, au visage plein de boutons, qui ne savait ni lire ni écrire et qui n'avait jamais fait un pas au-delà du Forum de Mediolanum.

C'était avec ce sentiment d'infériorité, d'insignifiance même, que j'entrais chaque matin, pour servir le petit déjeuner à Dame Bérénice qui, même malade, ne perdait pas son impressionnant appétit.

Cependant, chaque jour je comprenais que ce mépris de la vieille dame à mon égard n'était peut-être que le fruit de mon imagination. Bien qu'impatiente, elle n'était jamais impolie. Au contraire, elle me traitait avec gentillesse et courtoisie. En guise de reconnaissance pour mes services, elle me donnait chaque semaine une *siliqua*<sup>8</sup> que je gardais en cachette. Peu à peu je perdais ma timidité, essayant de tout bien faire pour plaire à ma patronne. Certes, je le faisais pour ce généreux pourboire, mais aussi pour cette reconnaissance à l'égard de mes bonnes prestations.

Bientôt, je commençai à passer plus de temps avec Dame Bérénice. Elle disposait de tant de belles choses dans sa chambre : des pièces de soie, des bijoux exposés négligemment, des sandales en cuir fin et, ce qui me réjouissait le plus, des flacons de parfum des plus exquis qui m'étaient jusqu'alors inconnus. Aujourd'hui encore, à l'âge adulte, lorsque je ferme les yeux, je me souviens des douces fragrances de bois de santal et de jasmin qui m'envoûtaient et dont je ne me lassai jamais.

Un jour, ma mère entra dans la pièce pour me réprimander devant la vieille dame :

---

<sup>7</sup> Adolescent

<sup>8</sup> Petite monnaie en argent

— Flavius, tu es bien lent ! Notre hôte doit se fatiguer de ta présence prolongée. À partir d'aujourd'hui, ce sera Frøya qui s'occupera de la dame !

Je fus profondément déçu d'apprendre que la petite esclave prendrait ma place. Je ne voulais pas retourner aux besognes habituelles, ainsi qu'à l'ennui des autres clients de l'auberge.

À ma grande surprise, Dame Bérénice intervint en ma faveur :

— Ma chère Rosalina, j'apprécie le souci que vous avez de me satisfaire, mais je dois dire que les services de Flavius m'enchantent. Il prend son temps, c'est certain, mais il y met aussi beaucoup d'attention et de diligence. Profitant de l'occasion — poursuivit-elle — je voudrais solliciter les services permanents de votre fils en tant que mon secrétaire. J'ai beaucoup de parchemins à organiser, alors il me faut de l'aide. Mon choix se porte sur Flavius pour ce travail. Je vous payerai pour cela un *solidus* tous les trois mois.

— Ah ! Avant que j'oublie, reprit la vieille dame, d'un ton volontairement négligent, je n'ai toujours pas réglé mon loyer. Voici une avance d'un an.

En disant cela, elle prit douze *solidus* d'or brillant d'un petit coffret et les remit à ma mère qui, séduite par une telle générosité, n'eut autre réaction que d'accepter. Elle répondit :

— C'est beaucoup plus que ce que nous méritons, madame. Que les dieux vous protègent et vous récompensent doublement. Mais...

— Oui, qu'y a-t-il ? Demanda gentiment Dame Bérénice.

— Malheureusement, à cause de sa jambe paralysée, mais également parce que nous ne sommes pas riches, Flavius n'a jamais été accepté au sein du *ludus litterarius*<sup>9</sup>. Il ne sait ni lire ni écrire. Pardonnez-nous, madame — dit ma mère, sincèrement triste.

Et voilà : il y a cinq minutes, j'étais le jeunot le plus heureux du monde ! Maintenant, j'étais le plus misérable.

— Je vois. Quel dommage que votre fils n'eut pas la chance de connaître les lettres. Mais ce n'est pas un problème pour moi. Au contraire : je peux lui enseigner. Ce sera aussi l'occasion pour moi de travailler mon esprit avant qu'il ne décline. À soixante-quatorze ans, je suis convaincue que les Parques ont oublié le fil de ma vie dans un coin de l'Hadès et que je ne mourrai plus. Avoir un apprenti me maintiendra occupée alors que je suis coincée dans cette chambre.

Le char d'Apollon lui-même n'était pas aussi lumineux que mon sourire !

Apprendre à lire et à écrire à la place d'effectuer les corvées quotidiennes de nettoyage, de brossage ou collecter les latrines des clients sales ? Cela semblait trop beau pour être vrai !

Cette fois-ci, ma mère ne s'y opposa pas :

— Très bien, madame. Dorénavant, Flavius est à votre disposition. Et toi — dit-elle en se tournant vers

---

<sup>9</sup> Il n'y avait pas d'écoles publiques dans la Rome antique. Les familles riches disposaient de tuteurs exclusifs pour leurs enfants. Pour les autres, il y avait le *ludus litterarius*, mais ces établissements étaient peu nombreux et tous n'avaient pas les moyens de s'offrir un *litterator*, c'est-à-dire un professeur

moi — obéis et respecte Dame Bérénice ! Tu dois l'aider efficacement ainsi que répondre prestement à ses besoins !

Elle nous quitta ensuite, après s'être d'abord confondue en remerciements pour cette proposition, qu'elle ressentait comme un mélange de piété, de gentillesse et de générosité. Des considérations auxquelles ma mère n'avait jamais goûté auparavant.

— Très bien, mon cher. À présent, tu travailles pour moi. Ta première tâche sera d'aller au marché du Forum pour acheter des *ceræ* et un *stylus*<sup>10</sup> pour commencer ton apprentissage. Après quoi tu auras ton temps libre. Profite de l'occasion pour observer la vie qui s'y déroule : ce que font les gens, comment ils parlent, comment ils se comportent. Si tu as la chance de suivre une discussion entre des tribuns, écoute attentivement ce qu'ils disent. Tu apprendras ainsi à t'exprimer et, qui sait, à vaincre ta timidité.

Suivant scrupuleusement les ordres de ma mère, à savoir faire de mon mieux pour obéir à Dame Bérénice, je me rendis rapidement au Forum. Je savais déjà où acheter le matériel d'étude. En fait, depuis mon enfance, je gardais le désir d'apprendre en moi. Chaque fois que je devais aller au Forum, je passais devant la devanture du magasin, appréciant les tablettes cirées,

---

<sup>10</sup> *Cera* : il s'agit d'une tablette en bois rempli de cire, utilisé pour les études. Souvent, deux cadres étaient utilisés, reliés par deux anneaux métalliques. Ils avaient la taille d'un carnet moderne

*Stylus* : long pieu à pointe fine, employé pour écrire sur les *ceræ*, semblable aux crayons actuels

subjugué par la magie des mots gravés et emprisonnés à tout jamais dans les papyri.

Ma joie fut indescriptible. Je passai l'après-midi à regarder tout ce qui m'entourait et je réalisai qu'à mes yeux, c'était comme si j'étais là pour la première fois. Jamais, auparavant, je n'avais remarqué autant de personnes différentes, autant de vie et autant de choses qui se passaient autour de moi. À mon retour, mes yeux brillaient encore et mon cœur était léger. Je fus accueilli par mon père, qui me félicita de la chance que j'avais d'avoir une préceptrice. Ma mère me regarda et sourit.

Mon apprentissage fut difficile. En effet, commencer à écrire à l'âge de quinze ans, rendit la tâche bien plus ardue. Cependant, Dame Bérénice fut la plus gentille et la plus dévouée des préceptrices. Elle m'encourageait et me félicitait au moindre progrès. Malgré ses encouragements, un jour, alors que je me sentais fatigué et incapable, je songeai à tout abandonner. Les larmes vinrent sans que je puisse les cacher. Pleurant de honte et de frustration, je demandai pardon à ma professeure en lui annonçant que je ne continuerais plus.

Elle souleva mon visage avec ses doigts ridés et me regarda de ses yeux incroyablement clairs en me disant :

— Mon cher Flavius, même le plus petit des petits a le droit au savoir. La connaissance nous évite bien des ennuis, mais c'est précisément parce qu'elle est si importante, qu'elle exige de nous engagement et effort. Pense à ton esprit comme à un grand lac qui est, pour l'instant, très peu profond. Les mots sont la pluie qui remplira ce lac pour éteindre la soif pendant de nombreuses années. Cette pluie ne doit pas être

torrentielle, sous peine que le lac soit incapable d'absorber l'eau. S'il ne supporte pas le volume, il demeurera continuellement assoiffé. Mais si la pluie arrive doucement et qu'elle remplit peu à peu le lac, il pourra s'adapter et deviendra à tout jamais riche et abondant.

Depuis ce jour, je ne me décourageais plus jamais. Chaque obstacle, chaque difficulté, je pensais à ce lac qui n'était autre que moi. En quelques mois, j'étais capable de copier, de lire et de faire des calculs simples.

Je montrais mes nouveaux acquis à mes fiers parents, qui comptaient désormais sur moi pour les aider à gérer les tâches administratives de l'auberge.

Alors que j'affichais de grands progrès, Dame Bérénice me parla en ces mots, par un matin d'hiver froid et gris :

— Flavius, qu'il est satisfaisant de t'avoir pour élève ! Cependant, ce n'est pas la seule raison pour laquelle je t'ai pris pour disciple. Je suis très, très âgée ; mes jours raccourcissent et s'en vont vers un hiver éternel. J'ai vécu ma vie comme je l'entendais et je n'ai pas beaucoup de raisons de rougir en regardant mon passé. Une personne riche est une personne qui laisse un héritage. Le mien est petit et n'intéresse probablement que moi, mais je voudrais néanmoins le laisser en mémoire. Il se peut qu'un jour il soit lu par quelqu'un à qui il pourra être utile. C'est pourquoi, maintenant que tu es prêt, je voudrais que tu sois mon *gusan* et que tu enregistres l'histoire de ma vie.

— Pardonnez-moi, Dame Bérénice, mais qu'est-ce qu'un *gusan* ?



Demandais-je, tout en craignant de devoir à nouveau assumer mon ignorance.

— Un *gusan* est un conteur d'histoires. La personne qui m'apprit tout ce que je sais sur ce métier vient du Royaume d'Arménie, d'où le nom *gusan*. À Rome, on les appelle « *aretalogi* » ou « *fabulatori* ».

— Mais ce sont des mendiants, des vagabonds qui vivent en contant des historiettes pour des enfants, en échange de quelques pièces de monnaie !

Répondis-je, surpris et contrarié à la fois à l'idée de faire quelque chose d'aussi indigne.

D'un regard serein et d'une voix très calme, Dame Bérénice me répondit :

— Mon cher Flavius, les histoires, qu'elles soient vraies ou qu'elles viennent du fruit de notre imagination, ont une place toute particulière dans le cœur des hommes. Elles nous aident à oublier la réalité — même si ce n'est que pour un instant — lorsqu'elles nous amusent ; ce sont également les histoires qui nous inspirent et qui nous permettent de croire à de meilleurs jours, lorsqu'elles nous parlent des événements du passé. Chaque fois que quelqu'un narre les exploits d'Achille ou du grand Alexandre, chaque fois que quelqu'un raconte comment l'impétueux Léonidas et son armée désavantagée affrontèrent le puissant Xerxès, un auditeur peut s'en inspirer à son tour pour affronter lui aussi ses petites batailles quotidiennes. Ces histoires, racontées par des *gusans* souvent méprisés, sont le recueil de tous les exploits de nos ancêtres qui nous mène jusqu'au présent. Ces conteurs sont les gardiens des trésors du passé des hommes.

Je la regardais de plus en plus intéressé.

— En outre, il n'y a pas que les *gusans* mendiants que l'on voit dans les rues. Nombre d'entre eux, par leur talent et leur sérieux, sont sollicités par de grands seigneurs, parfois même des empereurs, pour entretenir des invités prestigieux dans les grandes halles. Moi-même, j'ai pu accumuler ma petite fortune en tant que *gusan*, mais tu ne le découvriras qu'après avoir écouté mon histoire.

Surpris et excité, ayant à présent une autre vision du nouveau rôle que l'on me confiait, je pris la cire, ainsi que le stylet et commençai à écrire.

Pendant des jours, j'écrivis son histoire sur les tablettes pour ensuite la retranscrire sur les rouleaux de papyrus.

Et ce que j'entendis se révéla être l'histoire la plus extraordinaire de toute mon existence. C'était l'histoire de Bérénice.



# BERENICE

Ici commence l'histoire de Bérénice. Ne vous attendez pas à y trouver une protagoniste de type héroïque. Non, Bérénice n'était pas de ce genre. Elle était juste une jeune fille timide de seize ans.

Si dans la culture de sa famille d'origine grecque l'idée de *kaloskagathós*<sup>11</sup> était omniprésente, Bérénice, contrairement à sa sœur Kayris, ne répondait pas à cet idéal.

Pas qu'elle fût laide. Elle était menue et sa peau d'un blanc grisâtre. Ses bras et ses jambes étaient bien solides pendant que sa taille était à peine marquée pour une fille. Ses cheveux étaient bruns, d'une couleur que sa mère appelait marron « crotte de chèvre ». Et si quelques taches de rousseur étaient considérées comme un attribut très féminin, par manque de chance, elle en avait de trop ; son visage était rond et une bouche rose pas trop fine séparait deux jolies fossettes. La seule chose qu'elle possédait qui était unique et extrêmement

---

<sup>11</sup> *Kalós kagathós* (parfois écrit *kalokagathós*), un concept de l'antiquité grecque, plus précisément de l'aristocratie, qui signifie beau à l'intérieur et à l'extérieur. Les Grecs croyaient que la beauté extérieure était un don conféré par les dieux. Ainsi, une personne perçue tant que belle était aussi considérée comme vertueuse et riche de qualités

attirante, c'était ses yeux : noirs comme les ailes d'un corbeau, brillants comme la lumière de la pleine lune qui se reflète sur un lac durant une nuit claire d'hiver. Ils étaient insondables : l'on pouvait la côtoyer tout au long de la vie et ne jamais savoir ce à quoi elle pensait.

On ne peut pas dire non plus qu'elle était d'une intelligence remarquable. En général, sa famille avait du mal à comprendre ce qu'elle voulait dire. Pour eux, elle compliquait les choses avec ce qu'ils appelaient « trop de questions ».

— Bérénice — disait sa mère — à quoi bon savoir d'où nous venons et où nous allons ? Est-ce que connaître notre travail quotidien ne nous suffit pas ? Arrêtez de poser des questions stupides et allez savoir où sont allés vos moutons, car je sais d'où ils viennent : du dur labeur de votre père !

D'une nature curieuse, Bérénice possédait la perspicacité des observateurs. Elle comprenait la nature humaine et était capable de la traduire en pensées simples. Ne trouvant aucun écho de sa personnalité chez les gens avec qui elle vivait, elle choisit d'être une personne réservée, ce qui lui donna une réputation de fille incongrue et inappropriée pour le mariage.

Mais cela ne la dérangeait pas. Si elle n'avait personne à qui parler, au moins on la laissait seule, ce qui lui permit de développer une habileté particulière : elle était capable de déchiffrer le monde qui l'entourait et de percevoir les motivations des gens, qu'elles fussent bonnes ou mauvaises. Ce trait de sa personnalité faisait qu'elle pardonnait facilement les fautes commises pour de bonnes raisons.

Sa patience frisait l'apathie, mais sa famille et ses connaissances faisaient tout leur possible pour l'empêcher de se mettre en colère. En effet, une fois son seuil de tolérance franchi, elle était saisie d'un accès de colère presque incontrôlable, comme si elle devenait quelqu'un d'autre.

Une fois, à l'âge de sept ans, elle se mit tellement en colère contre le fils d'un voisin, qui ne cessait de jeter des pierres sur un de ses petits agneaux, qu'elle sauta sur le garnement et lui donna tant de gifles et tant de coups de poing qu'il en perdit le souffle. Il aura fallu son père et son grand-père pour l'arracher à ce pauvre garçon.

Avec la même facilité avec laquelle elle pardonnait, elle gardait dans son for intérieur et dans son cœur les actes de malveillance et de méchanceté. Jamais elle n'ignorait ou tournait le dos aux injustices.

La famille de Bérénice se composait de son père, Yorgos, de sa mère Eudoxia, de sa petite sœur Kayris et du petit Myron. Auparavant, ses grands-parents paternels vivaient avec eux. Si sa grand-mère avait souffert d'une attaque cérébrale qui l'avait paralysée pendant de nombreuses années, son grand-père était vigoureux et d'une joie de vivre contagieuse. Ce fut lui qui apprit à Bérénice le métier de bergère et c'était à lui que la jeune fille confiait ses nombreux chagrins et ses quelques joies. Cependant, la grand-mère succomba à une seconde attaque violente et son grand-père adoré, ne supportant pas de perdre la raison de son sourire, suivit son épouse bien-aimée jusqu'aux *Ēlysion pedion*, les champs élyséens où ceux qui furent justes de leur vivant sont accueillis après la mort.

Bérénice et sa famille vivaient dans une portion de vallée entre Neapolis et Cæsarea<sup>12</sup>. Si le village n'était qu'une poignée de maisonnettes au bord d'une route précaire, l'endroit où vivait Bérénice était encore plus désertique. Le petit domaine de campagne qu'ils possédaient se composait d'une maison rustique, d'une modeste écurie pour l'âne et d'une mini grange où l'on conservait des viandes, des fruits, des charcuteries ainsi que des fromages. Tout cela entouré d'un champ où ils cultivaient blé, amandiers, figuiers, cerisiers et quelques oliviers. La terre qu'ils possédaient n'était pas large, mais assez grande pour leur permettre de cultiver des aliments pour la famille, de faire du troc avec la communauté et même de vendre le surplus au marché de Cæsarea.

La maison principale était le logement familial, abritant également les animaux en hiver. Elle était grande et haute, faite de rondins de noyer et d'un stuc qui était un mélange de chaux, de sable, de paille de blé et de fumier. À l'intérieur, elle se divisait en un grand espace ouvert.

Au centre se trouvait le foyer : un puits peu profond et large, alimenté en permanence par des braises, sur lequel planait une grille de fer qui soutenait les casseroles en terre cuite, destinées à la préparation des repas. Dans le four, qui se trouvait à l'extérieur, étaient cuits le *streptoi* et le *taghēnīai*<sup>13</sup>, deux types de petits pains grecs qu'Eudoxia préparait à la perfection.

---

<sup>12</sup> Actuellement Nevşehir et Kayseri, en Turquie

<sup>13</sup> Le *taghēnīai* est un pain plat, frit à la poêle (tout comme le pain *naan*, ou les *tortillas*)

Autour du poêle se trouvaient des tabourets individuels en bois, où chacun s'asseyait pour prendre le repas. Tous ensemble, si l'occasion se présentait. Le mobilier le plus raffiné, pour lequel Eudoxia avait une grande estime, était une belle étagère en bois d'olivier, sculptée de grappes de raisins et de brins de blé ; un cadeau de mariage de Yorgos. On y exposait la faïence et une coupe en bronze poli que Myron croyait être de l'or — personne ne l'a jamais contredit.

Il y avait trois chambres : une pour Bérénice et Kayris, une plus grande pour Myron, où dormaient jadis les grands-parents et une pour les parents des enfants. Dans chaque chambre l'on y trouvait un lit sur lequel dormait un matelas de paille, enveloppé d'une housse en laine ; ainsi que d'une petite table basse, sur laquelle on apercevait un ensemble de toilette avec sa bassine et son broc toujours rempli d'eau. La seule pièce la plus meublée était celle des parents, où se trouvait un grand bahut en bois dans lequel on rangeait vêtements, manteaux épais et couvertures. Une large mezzanine, qui n'était utilisée qu'en hiver, complétait la maison.

La toilette se faisait presque quotidiennement dans une pièce attenante à la maison, à côté du puits. Il y avait une vasque et des seaux en bois. Il revenait toujours aux femmes la tâche de chauffer et de renouveler l'eau.

La latrine était toujours creusée et construite à bonne distance de la maison, car Eudoxia détestait l'idée d'avoir cette fosse à purin à proximité.

Tout était très sobre, mais suffisamment bien pour qu'ils soient considérés comme l'une des familles les

plus aisées parmi les familles grecques qui composaient leur communauté.

Bérénice aidait sa mère dans les tâches ménagères et son père dans la plantation. Mais son activité principale — celle qu'elle aimait le plus — était conduire leur troupeau de brebis. Bérénice était fière d'être bergère.

Sa routine n'était pas facile : elle se réveillait avec le soleil et commençait immédiatement à aider sa mère dans la préparation du repas matinal. Ce repas était constitué généralement de *taghēnīai* — pain plat à base de farine de blé, de kéfir et d'huile d'olive, cuit dans une poêle en fer —, trempé dans du vin assaisonné — *l'ákratos*. Le tout accompagné de poissons grillés.

Après le déjeuner, elle partait en compagnie de son père pour faire les réparations nécessaires dans la petite ferme, s'il y en avait. Puis elle retournait au fourneau, préparait sa gamelle et allait chercher son troupeau, qui l'attendait avec impatience. À quelques minutes de la maison principale, en suivant un sentier qui se terminait par une haute paroi naturelle, se trouver le corral. Là, les animaux étaient bien protégés, presque cachés, même s'ils n'étaient qu'à quelques centaines de pas de la route.

C'était une routine inchangeable, mais invariablement, à sa vue les moutons poussaient des bêlements d'impatience, comme si elle était partie depuis des semaines.

La première chose à faire était de compter chaque mouton. Même si la région était sûre, il y avait toujours des voleurs, des loups ou quelques lions dans les environs. Jusqu'à présent, les quatre fidèles chiens de



garde avaient réussi à éloigner les prédateurs et les accidents étaient rares.

En tout, il y avait quarante-cinq animaux et elle les connaissait tous. Elle appelait chacun par leur nom et leur disait « bonjour » allègrement. Après le comptage, elle leur servait de l'eau, ainsi qu'une petite portion de nourriture sèche, juste assez pour qu'ils aient la force de marcher jusqu'à la prairie fraîche.

Au moment du départ, Bérénice sifflait en faisant venir son chien préféré, un molosse qu'elle appelait Héraclès. C'était un animal énorme, avec un pelage noir et luisant et des crocs nacrés qu'il affichait d'un ton menaçant envers les intrus, mais qui, dès qu'il se tournait vers Bérénice, devenait comme un gentil sourire canin. Elle l'adorait et il lui obéissait comme un petit enfant obéit à sa mère.

Bérénice l'avait trouvé un jour, alors qu'il n'était qu'un chiot. Elle l'avait aperçu — lors d'une de ses sorties — attaché par une corde à un jeune arbre qui n'offrait que peu d'ombre sous le soleil inclément d'été. Le pauvre animal était épuisé, maigre, assoiffé et proche de la mort. La jeune fille eut immédiatement le réflexe de le prendre dans ses bras. Même s'il n'était qu'un chiot, il était massif, grand.

Lorsqu'elle rentra chez elle, sa mère fut horrifiée par l'animal. Elle soupçonna qu'il s'agissait d'un *kakodálmōn*, un esprit maléfique déguisé et que s'il était attaché, c'était parce qu'il était dangereux. Par chance pour le pauvre animal, un chien de troupeau venait de mourir depuis quelques jours et Yorgos, qui était un homme pragmatique, considéra que cette bête noire pourrait bien le remplacer.